

# Le Samedi

VOL. III — NO. 34

MONTREAL, 30 JANVIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

## UN FUTUR BANQUIER



*Charlot qui a investi, à la ville, le produit d'un arpent de légumes dans un petit complet (tweed suit). — Tu vois, maman, si je suis ficelé ! Et tout cela à moitié prix ! Le marchand me l'a bien dit, que je suis un chançard !*

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 30 JANVIER 1892.



Les gaietés du feuilleton :

"A ce mot, le manchot prit son courage à deux  
mains..."Riez toujours de vos propres farces. Si vous  
voulez qu'une chose soit bien faite, faites-la vous-  
même.Une personne devrait toujours avoir ses chaus-  
sures bien vernies ; si elle ne brille pas par la  
tête, du moins elle le fera par les pieds.Un homme se plaignait à son boucher que sa  
vainde était tellement dure, qu'il ne pouvait  
même plus mâcher la sauce.La meilleure de toutes les semelles est celle  
fabriquée avec de la langue d'ivrogne, car elle ne  
prend jamais l'eau.Il y a une fortune pour la modiste qui pourra  
créer un chapeau tel, que de quelque côté qu'on  
le regarde dans l'église, ce sera toujours le plus  
beau côté.— Il y a un homme à Québec qui possède le  
chapeau que le vent a enlevé à Jacques-Cartier.— Ce n'est rien, reprend l'ami, je connais l'in-  
dividu qui a la pomme d'Adam.Un explorateur racontait à ses amis, que dans  
les régions arctiques, il fait tellement froid, qu'une  
fois il prit une vache pour la faire rôtir, et la tint  
trois mois au feu. Au bout de ce temps il n'en  
put rien retirer que de la crème à la glace.En se basant sur le principe que la terre tourne  
à raison de dix-sept milles à la seconde, il s'en-  
suit qu'un homme qui ôte son chapeau pour sa-  
luer une dame, parcourt l'espace de dix-sept  
milles tête nue. On ne doit pas s'étonner mainte-  
nant que tant de gens attrapent le rhume.

## MONOLOGUE CONFIDENTIEL

— C'est bête d'être amoureux, quand on ne peut pas  
savoir si l'on passe pour avoir une figure de chrétien.

## MOTS D'ENFANTS

*Le professeur.*— Je suppose que vous êtes huit  
chez vous, et que votre mère veut vous donner à  
chacun un morceau de beefsteak, en combien de  
morceaux doit-elle le diviser ?*La classe.*— En huit morceaux.*Le professeur.*— Bien ; maintenant si elle divi-  
sait chaque partie en deux ?*Fernand.*— Ça ferait seize.*Le professeur.*— Bien ; et si chacune de ces  
seize parties était encore divisée en deux, com-  
ment les appelleriez-vous ?*Edouard.*— Des trente-deuxièmes.*Le professeur.*— Très bien ; supposez qu'elle  
divise encore chaque partie en deux, qu'est-ce que  
ça ferait ?*La petite Juliette.*— Ça ferait de la fricassée.*Le père.*— Quand tu seras à la tête d'une fa-  
mille, que diras-tu à tes enfants ?*Edouard, (réfléchissant).*— Je leur dirai comme  
j'étais bon quand j'étais petit.*Blanche, (5 ans).*— Qu'est-ce c'est ça, un sque-  
lette ?*Justine, (7 ans).*— Un squelette, c'est beau-  
coup des os ensemble et pas de monde dessus.

## SOUS LE RÉVERBÈRE



(Scènes éthiopiennes.)

*Sambo, (qui vient de faire la demande).*— Pauvre  
chère adorée ! Vous êtes toute bleue. Le froid peut-être ?  
*Belsemir.*— Ce n'est pas le froid, Sambo. Mais je n'ai  
pu m'empêcher de rougir.

## LES GOUTS DIFFÉRENT

Un fermier soupçonnait fort son employé de  
voler sa crème. Un bon jour, s'étant levé plus  
matin que de coutume, il se rend à la laiterie et  
prend son homme en flagrant délit :— Baptiste, lui dit-il simplement, je n'aime  
pas cela.— Vraiment, monsieur ? Eh bien ! vous ne  
ne connaissez pas ce qui est bon.

## LA DERNIÈRE FORMULE

*Paul.*— Notre ami Alfred est en veine. Tu  
sais qu'il trouvait mademoiselle Grosdeuxsous de  
son goût. Hier après midi, il se rend chez elle et  
elle lui montre un superbe petit chien. Elle veut  
le faire aboyer, mais l'animal refuse. "Fido" lui  
dit-elle, "si tu aboies, je t'embrasse." Alors Al-  
fred d'un ton convaincu : "Mais mademoiselle,  
je puis très bien aboyer, moi."*Jules.*— Pas mal ! Et qu'a-t-elle répondu ?*Paul.*— Rien du tout ; elle a tout simplement  
renvoyé son chien. Mais dans un mois, Alfred  
l'épouse.

## LE RÊVE UNIVERSEL



Le portrait de la bien-aimée.

## C'EST LA MÊME CHOSE

*L'avocat.*— Je vous le répète, s'il fallait que les  
débts de vins fussent fermés, je serais un homme  
ruiné.*L'ami.*— Comment, vous n'êtes pas dans ce  
commerce ?*L'avocat.*— Non, mais je donne des conférences  
sur la tempérance.

## ÉCHAPPÉ BEL

Un huissier entre chez un fermier.

*Le fermier.*— Qui êtes vous ?*Le huissier.*— Je suis le bailli.*Le fermier.*— Je suppose que vous avez dit à  
tout le monde que vous veniez ici ?*Le huissier.*— Pas du tout, et personne ne m'a  
vu entrer.*Le fermier (appelant sa femme).*— Marie, em-  
porte moi mon fusil ; puisque personne ne l'a vu  
entrer, je suis certain qu'on ne le verra pas sor-  
tir.Le huissier est disparu sur le train d'un homme  
qui ne veut pas manquer le bateau.

## JUSTICE A LA SALOMON

Deux femmes se disputent devant un juge,  
pour une dinde que chacune d'elle réclame comme  
siennne.*Le juge.*— Dites-moi, madame Poignetout, cette  
dinde est-elle à madame Sansfaçon ?*Madame Poignetout.*— Non, monsieur.*Le juge.*— Madame Sansfaçon, cette dinde est-  
elle à madame Poignetout ?*Madame Sansfaçon.*— Non, monsieur.*Le juge.*— Eh bien ! si elle n'est ni à l'une ni à  
l'autre, elle est à moi. Baptiste, portez cet ani-  
mal à la maison.

## FRAUDES CÉLÈBRES CONTRE LE FISC LA PERSÉVÉRANCE RÉCOMPENSÉE

Une des fraudes les mieux imaginées pour tromper le fisc, vient d'être mise à jour au port de New-York. Un des plus gros marchands de diamants de cette ville, a pratiqué la contrebande et fraudé le trésor pendant des années, sans que les officiers de la douane n'aient pu le trouver une seule fois en défaut.

Au retour d'Europe, à chacun de ses voyages, il était soumis à une inspection des plus minutieuses et il était clairement établi qu'il n'avait pas ses pierres précieuses, avant de se rendre à terre. Malgré une vigilance incessante de la part des plus fins limiers, on ne put réussir à trouver sur sa personne que quelques pierres de peu d'importance, qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher. Des pièges de toutes sortes lui furent continuellement tendus, mais il passa outre sans encombre.

A la fin, un des limiers s'aperçut que, lorsqu'un des associés de cette maison arrivait d'Europe, l'autre associé ou un de leurs agents retenait toujours d'avance, pour le voyage de retour, la cabine même dans laquelle l'associé avait fait la traversée.

Il découvrit de plus qu'il prenait la cabine tout entière, pour en avoir l'usage exclusif. Quelque temps après la fraude était découverte.

Il paraît que l'importateur, en revenant d'Europe, enlevait un morceau du plancher de sa cabine, en-dessous du tapis et y creusait une cachette dans laquelle il déposait ses diamants. Il remplaçait ensuite le morceau de bois enlevé et reclouait le tapis de manière à n'éveiller aucun soupçon. En sortant du vaisseau, il y laissait les diamants et, naturellement, les agents n'y voyaient que du feu.

Quelques jours plus tard, lorsque le vaisseau était sur le point de faire voile pour l'Europe, l'autre associé de la maison ou un de leurs agents, dont la cabine était comme nous l'avons dit, retenue à l'avance, se rendait à bord, accompagné d'un complice. Ce dernier enlevait alors les diamants et s'en retournait à terre avec son trésor, dans une sécurité absolue; car, au départ des vaisseaux, il n'y a pas d'officiers du fisc pour surveiller les voyageurs.

## POUR LES DAMES SEULES

Quelle est la couleur que vous devez choisir pour une robe? Une autorité bien connue donne le conseil suivant :

Choisissez soigneusement les nuances qui reflètent la couleur de vos cheveux, de vos yeux ou de votre teint.

Une femme aux yeux bleu-gris, svelte, et au teint mat, paraît avec plus d'avantage dans une robe de couleur bleue, parsemée de gris; car, dans ces teintes, il y a toujours une certaine couleur bleu-tendre.

Les couleurs crèmes rendent les brunettes encore plus adorables; c'est pour ainsi dire un reflet de leur propre peau.

Qu'une blonde pâle s'habille avec la même robe, elle perd toutes ses charmes; tandis qu'avec une robe de nuance grise, elle sera simplement séduisante.

La raison en est facile à comprendre. Dans la blancheur de la blonde, il y a des teintes grises, tandis que dans la pâleur de la brunette, il y a toujours des reflets jaunes qui s'harmonisent parfaitement avec les teintes prédominantes dans les

robes couleur crème. Les personnes haut en couleurs paraissent mieux drapées de nuances prune ou héliotrope; le gris pigeon leur sied aussi à ravir, car, pour un œil exercé, cette couleur a une nuance rose, qui s'harmonise avec la peau du visage.

Le noir foncé fait mieux ressortir la beauté des blondes et leur donne en même temps un certain cachet de jeunesse; tandis que pour les brunettes, il leur faut le brillant du satin ou le lustre de la soie.

## A L'ÉPREUVE DES BALLES

Deux étrangers buvaient tranquillement leurs chopines de bière dans un estaminet et devisaient entr'eux de la dureté des temps et de leurs nombreuses déboires de ce côté de l'atlantique.

Un monsieur, habillé dans le dernier goût, est assis à une autre table. Il écoute la conversation pendant quelques instants, se lève et se dirige de leur côté.

—Monsieur, dit-il à l'un d'eux, vous venez de m'insulter, en parlant comme vous le faites, de mon pays. Je vous provoque en duel.

L'étranger interpellé reste interloqué, mais relève le défi.

Accompagnés de leurs témoins respectifs, ils se rendent le lendemain sur le terrain. L'américain tire le premier et manque son homme. L'étranger ne se presse pas et vise au cœur. Le coup part, et l'on voit que l'américain est touché; mais au lieu de rouler par terre, il entr'ouvre son lentement son paletot et laisse voir une cuirasse, sur laquelle était gravée, en grosses lettres : *Conscriptiton*.

"La maison Green & fils attire l'attention des amateurs et des duellistes de profession, sur ses nouvelles cuirasses brevetées, pour protéger la poitrine."

## DEUX HOMMES RARES

Voici une histoire qui, en fait de probité et de droiture d'esprit, est pour le moins épatante. Il s'agit de deux bons bourgeois, amis depuis leur enfance. L'un d'eux, ayant, un jour, besoin d'une somme assez ronde, va trouver son ami, qui s'empresse de lui avancer le montant. L'emprunteur ne veut pas le recevoir sans en donner une reconnaissance, que le prêteur ne veut accepter à aucun prix, comme chose parfaitement inutile. Mais l'emprunteur insiste. A la fin, le prêteur consent à accepter la reconnaissance, puis se ravisant :

—Entendons-nous, dit-il. Je te remets l'argent, mais tu garderas le papier, cela te rappellera ce que tu me dois.

L'emprunteur prend donc l'argent et la reconnaissance. Le jour de l'échéance arrivé, il se rend de nouveau chez son ami et lui remet en même temps la somme empruntée et la reconnaissance, en disant :

—Auguste, ce n'est qu'à présent que je comprends pourquoi l'on fait des billets promissoires. Rien de plus commode. Tu vas reprendre ma reconnaissance et de cette manière tu sauras que je t'ai payé.

L'autre prit, en effet, le billet et ce n'est qu'en le trouvant plusieurs années plus tard, parmi les papiers du défunt, qu'on sut cette histoire, probablement unique en son genre.



I  
(Sur la rue.)

—S'il vous plaît, la charité à un pauvre....



II

...homme perclus de rhumatisme dans les jambes.



III

—Monsieur, je ne puis pas me remuer....



IV

(Capitulation.)

—Merci, mon bon monsieur. Je prie le bon Dieu que vous ne vous trouviez jamais dans la même impasse.

## LA DIPLOMATIE D'UN MARI



I  
Au club, entre copains.  
Tu n'y penses pas, Auguste. Il n'est que deux heures.

VI  
Vite! Au lit!



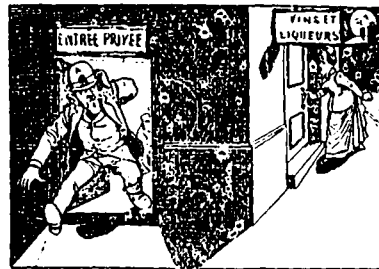
II  
Au domicile conjugal.  
Elle. Deux heures! Le crapaud! Il n'est pas entre.

VII  
Elle, au retour. — Par exemple: Est-ce que je rêve!



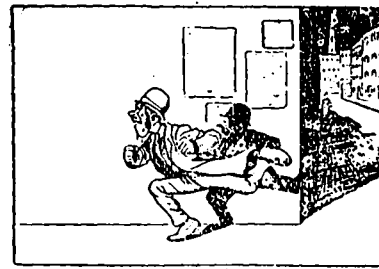
III  
Nous allons bien voir. J'y vais.

VIII  
Lui. Misérable! Une femme qui se dit honnête et qui passe ses nuits en dehors!



IV  
Lui. Fichez-le! Un peu rapide! Ma femme ici! Fions.

IX  
Je te... Elle. Coupable le rien. Pardon!



V  
—Tu vas voir, ma bonne femme, si je t'en prépare une!

X  
Lui, mentalement. — Au moins, six mois de liberté conquis!



## UN VOLEUR TROMPÉ

—Qu'on m'enferme! qu'on m'enferme de suite! s'écriait, l'autre soir, un pauvre diable entrant d'un pas chancelant dans un des postes de police.

—Qu'avez-vous donc fait? répond l'officier tout surpris.

—Oh! mon bon monsieur, si vous avez jamais connu les doux baisers d'une mère, que vous aimez plus que tout au monde, je vous adjure, au nom de cette mère chérie, de m'enfermer sans plus tarder. Jetez-moi sans pitié dans votre cachot le plus secret, le plus profond, pour que je ne puisse plus voir la lumière du jour. J'ai le cœur meurtri, brisé, brisé à tout jamais.

Et avec un douloureux soupir, il se laissa choir sur un banc, le corps plié en deux.

—Oh, misérable fou, pauvre idiot que j'étais! malédiction sur moi! Enfermez-moi dans votre cellule la plus noire; jetez-moi dans le plus profond de vos donjons, s'il en existe encore. Frappez-moi, battez-moi; oui, je vous en conjure, tuez-moi, que j'ensevelisse ma honte à tout jamais dans la tombe. Tout l'éclat d'une vie glorieuse s'est envolé comme un éclair. Ah, j'ai le cœur brisé, brisé!

—Qui es-tu donc, pauvre malheureux! demande le sergent de ville attendri.

—Je suis le fameux Blokey Bill, le roi des décrocheurs et des dévaliseurs de coffres-forts, fit-il entre deux soupirs. Oui, c'est bien moi; hier la terreur de tous, le voleur émérite, aujourd'hui meurtri, brisé, déchu, découragé, ruiné, écrasé. Oui, moi, Blokey Bill! je me traîne aujourd'hui dans la fange! La vie m'est à charge. Je suis entré par infraction dans un magasin ce soir et, après des efforts inouïs, j'ai réussi à percer de petits trous le coffre-fort. Exposé aux plus terribles conséquences, j'ai travaillé en assourdisant les coups, et comme les premières lueurs du soleil levant se montraient à l'orient, j'avais accompli ma tâche.

—Ah! je commence à comprendre. Maintenant, cette vilaine besogne terminée, vous avez des remords? vous comprenez, n'est-ce pas, la vie criminelle que vous avez menée jusqu'à ce jour? vous êtes à la fin touché de repentir?

—Repentir, jamais de la vie! s'écrie le voleur d'un ton sauvage.

—Mais que voulez-vous, alors? demande l'officier ébahi.

—Ce que je veux? j'ai travaillé pendant dix

heures consécutives; j'ai sué sang et eau pour faire sauter ce satané coffre fort; je me suis arraché la peau des mains; je me suis meurtri les genoux; j'ai brisé un poinçon qui coûtait dix dollars; j'ai taché de suif un habit flamant neuf; et après tant de peines et de sacrifices, j'ai découvert que le coffre-fort n'était pas même fermé; qu'il était complètement ouvert et vile, parce que le lendemain on devait l'envoyer chez le fabricant pour le faire réparer. Je suis déshonoré à tout jamais!

Et le voleur donna de nouveau libre cours à ses lamentations.

## LE CHATEAU QUI CONTIENT LE PLUS GRAND NOMBRE DE CHAMBRES

L'Angleterre compte deux châteaux, qui rivalisent par leurs proportions colossales et le nombre de chambres qu'ils contiennent. Ce sont les châteaux de Mount Stuart, dans le Buteshire, et de Wentworth, dans le Yorkshire. Le château de Mount Stuart appartient au marquis de Bute, et couvre une superficie d'environ deux acres. L'architecture en est gothique, et les murs, les tourelles et les balcons sont en pierre. La grande tour du milieu est haute de 120 pieds et un immense balcon borde tout le toit.

Les salles sont construites entièrement en marbre et en albâtre. Les chambres sont toutes finies en acajou, palissandre, ou noyer noir; les foyers et cheminées sont en marbre sculpté, d'après des dessins antiques. On ignore le coût exact de cette résidence princière, mais on l'évalue à \$9,250,000 et elle contient environ 150 chambres.

Le château de Wentworth, près Rotherham, appartient au comte Fitzwilliam et a été construit par le premier marquis de Rockingham. Il fait front sur toute la longueur de la rue Great George, à Westminster, a une galerie de 130 pieds de long, et une salle de 60 par 40 pieds. Ce château compte 110 chambres.

Le château Gosford, résidence du comte de ce nom, en Irlande, est aussi très considérable et a 95 chambres. Le château de Chatsworth, résidence du duc de Devonshire, le château Raby et celui de Petworth, sont aussi très remarquables et contiennent chacun de 70 à 80 chambres.

## LES TRIOMPHEs DU LUXE



Monsieur. — Ce doit être une actrice qui s'en va en avant.

Madame. — Allons donc! Tu ne reconnais pas notre cuisinière?

LE PATRONAGE DANS LES BEAUX-ARTS



I

L'artiste déposant sa palette sur la chaise.  
— Madame, j'ai bien l'honneur.



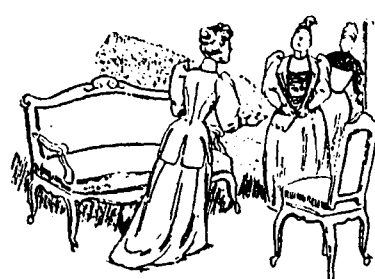
II

La dame s'asseyant sur la palette. —  
Laissez-moi voir un peu.



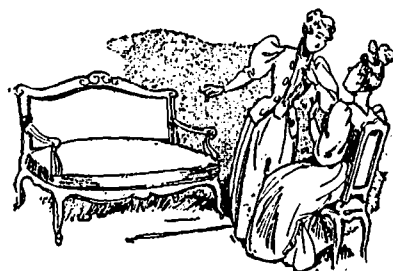
III

— Je vais de ce pas chez la présidente  
du bazar ; si elle consent, c'est un marché  
fait.



IV

(Chez la présidente). — Chère madame  
Un siècle que je ne vous ai vu.



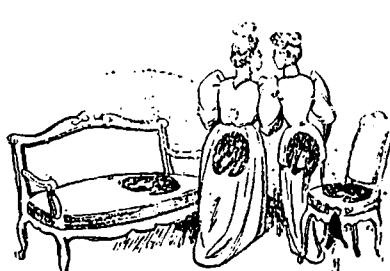
V

La présidente. — Je vous prie, madame, pre-  
nez ce fauteuil.



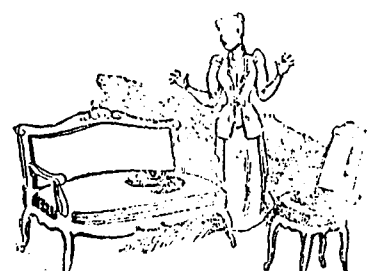
VI

— Et oui, et il m'a dit... il vou-  
lait... il m'a... il est... il veut...



VII

— Déjà si tard !... Au revoir !



VIII

— Ha !!! Ma brocatelle ! S'il faut  
qu'une femme ait le fond noir !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux)

L'examineur. — Dites-moi, monsieur, quelles  
sont les origines de l'impôt ?

Le candidat. — L'impôt date de la plus haute  
antiquité. Adam ne payait-il pas sa coté person-  
nelle.

Belle-maman qui traverse la salle à manger,  
pousse un forminable cri.

Un lourd cartel de l'époque Louis XIV s'est  
déroché et est tombé à la place où elle venait de  
passer.

Le gendre, calme :

— J'ai toujours dit que cette pendule retar-  
dait.

Forain, passant sur le boulevard, arrête ses  
regards sur une dame à falbalas.

Celle-ci, irritée de son attention prolongée,  
l'apostrophe d'un ton peu Saint-Germain :

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme  
cela ? Est-ce que vous voulez m'envaler ?

Forain très gracieux :

— Oh ! madame, je suis artiste... et j'ai assez  
mangé de vache enragée !

Voici les plus grandes Compagnies maritimes,  
avec l'indication du nombre de navires dont elles  
disposent :

- 1 Norddeutschen Lloyd, de Brême : 66 vapeurs ;  
tonnes : 201,603.
- 2 British India : 91 vapeurs ; tonnes : 199,096.
- 3 Messageries Maritimes : 63 vapeurs ; tonnes :  
192,631.
- 4 Compagnie Péninsulaire et Orientale : 48 va-  
peurs ; tonnes : 187,684.
- 5 Cie Générale Transatlantique : 64 vapeurs ;  
tonnes : 165,635.
- 6 Navigazione Generale Italiana : 105 vapeurs ;  
tonnes : 161,687.

— Joséphine.

— Madame !

— Donnez-nous le fromage.

— Il est parti...

Cueilli dans le quartier du Grand-Marché :  
"Benoît, cordonnier, fait le neuf et le vieux,  
et remonte les bottes au quatrième, porte à  
gauche."

FABLE EXPRESS

Chez certain charlatan, une vieille coquette  
Avait été faire l'emplette  
D'une eau pour dorer les cheveux ;  
Mais ceux-ci, loin de prendre une teinte d'aurore  
Devinrent vent-de-gris, rouges, violets et bleus.

Moralité

Méliez-vous de l'eau qui dore !

Leçon de cosmographie à Bébé.

— Dis-moi, chéri ! sais-tu pourquoi les jours  
diminuent de plus en plus vers la fin de l'année ?

— Oui, petit père : c'est pour faire arriver plus  
vite les étrennes.

Un avocat est cité comme témoin devant la  
justice :

— Avocat, lui dit le président, veuillez oublier  
un instant votre profession, et nous dire la vérité.

On citait, l'autre jour, un oculiste qui venait  
de se retirer après fortune faite.

Ça n'est pas surprenant, fait observer Calino :  
les consultations qu'il donnait coûtaient presque  
toujours les yeux de la tête.

Entre Marseillais :

— Moi, dit l'un, j'ai pris un jour, dans un lac,  
un poisson qui était si gros, qu'il a fallu dix  
hommes pour le porter !

— Ce n'est rien auprès de celui que j'ai pêché  
dans la Méditerranée, riposte le second.

— De quelle grosseur ?

— Je ne sais pas ; mais quand il a été sorti de  
l'eau, la mer a baissé de trois pieds !

Absolument historique.

Une bonne, qui s'est piquée avec la pointe  
d'une fourchette, paraît très inquiète.

— Songez donc, madame, dit-elle à sa maîtresse,  
si c'était du Ruolz, ça pourrait s'envenimer.

— Rassurez-vous, mon enfant, ce n'est pas du  
Ruolz, c'est de l'argenterie.

— Vous en êtes bien sûre ?

— J'en suis certaine.

Le lendemain, argenterie et bonne avaient filé  
par le premier train !

On raconte devant la vieille B..., qui persiste  
à poser pour la jeunesse, une histoire du siècle  
dernier.

— Je n'y crois pas, dit-elle.

— Alors je m'incline, dit le narrateur ; madame  
y était !

Vide-Bouteilles fait goûter à son ami une eau-  
de vie épouvantable, dont pourtant il garantit la  
pureté parfaite.

— Eh bien, comment trouvez-vous ça ?

— Délicieux... On dirait du cognac à détacher.

Un jeune docteur frais émoulu de la Faculté  
cherche à se faire une clientèle.

Convaincu que, pour frapper les paysans, il  
n'est rien de tel que d'employer de grands mots  
qu'ils ne comprennent pas, il a soin d'émailler ses  
moindres consultations de termes scientifiques à  
l'aspect rébarbatif. Dernièrement il disait à un  
berger venu avec sa femme pour se faire examiner :

— Votre état morbide tient évidemment à une  
phlegmasie de l'épiploon.

— Eh bien ! mon pauvre vieux, c'est rudement  
malade. T'as entendu ce qu'il t'a dit : que t'as des  
bibelots dans le ventre.

On sonne chez M. d'Harpagon. Comme par  
mesure d'économie, il n'a pas de domestique, il  
va ouvrir lui-même.

— C'est moi, le facteur... A l'occasion du jour  
de l'An.

— Et vous venez pour ?

— Pour offrir à monsieur un petit calendrier

— Eh bien, mon ami, vous pouvez le rempor-  
ter... Je n'ai pas été content du tout de celui de  
l'année dernière.

En correctionnelle :

Le juge, à un vagabond :

— Où demeurez-vous ?

— Nulle part.

A un deuxième vagabond :

— Et vous ?

— Moi, je demeure en face de lui.

Les enfants terribles.

M. Bébé à son père qui travaille :

— Papa, comment dit-on quand on met un  
mort dans la terre ?

— On dit qu'il est "enterré."

— Ah !... Et quand c'est dans la mer ?

Le père simplement :

— On dit, qu'il est...

Puis s'arrêtant court :

— Tu m'embêtes !

SIGNE CERTAIN

Alice. — Penses-tu réellement que Charles a  
l'intention de t'épouser ?

Adèle. — J'en suis certaine, car tous les pré-  
sents qu'il me donne sont des choses utiles.

## L'ORIGINE DU MENSONGE

Un jour, un Mensonge s'échappa de son enclos et prit la fuite. Le propriétaire de l'enclos s'en aperçut trop tard, et regretta de ne pas avoir pris plus de précautions.

Il appela donc la Vérité la plus rapide et lui dit :

— Un Mensonge s'est échappé et il peut faire beaucoup de mal. Vas vite, rejoins-le et ramène-le ou tue-le.

Et la Vérité fit toute diligence pour rattraper le fugitif. Mais le Mensonge avait une heure d'avance. Au bout du premier jour, le Mensonge courait encore, vigoureux, tandis que la Vérité perdait de ses forces.

Et c'est depuis ce temps qu'ils se font la chasse, sans trop de résultats.

## SE FAIRE RASER AU LIT

Aux Indes, les naturels qui vous rasent le matin pendant que vous êtes encore au lit, n'apportent d'ordinaire avec eux qu'une brosse, un rasoir et une paire de ciseaux. Ils s'attendent à trouver les autres articles indispensables dans votre chambre de toilette. Vous payez votre barbier au mois, comme les autres domestiques et gens de la maison. Il se présente chez vous tous les matins ou tous les deux jours selon les ordres qu'il a reçus.

S'il vous trouve endormi, il ne se permet pas de troubler votre sommeil. Il étudie attentivement la position de votre corps dans le lit et ne rase que les parties du visage qui sont bien en évidence ; et cela avec tant de dextérité et de délicatesse de touche, que, à moins d'avoir le sommeil très léger, vous ne vous apercevez de rien ; et ce n'est qu'à votre réveil, en le voyant assis à terre à côté du lit, que vous sentez sa présence pour la première fois. Il vous fait alors le salut traditionnel et vous prie de vous retourner pour qu'il puisse achever son ouvrage. Mais si vous dormez sur le dos, il n'attend rien. Il vous fait la barbe et s'en va, sans vous déranger. Vous vous réveillez, l'opération faite, sans que vous ayez vu l'opérateur.

## UN COMMERCE QUI NE VA PAS



— Ayez pitié de moi. Voilà mes seuls supports.

## ETUDE DE CARACTÈRE

M. Poudreafusil part pour la chasse. Il va à la gare, monte dans le train, et non seulement il prend la place de quelqu'un, mais il s'assied sur le chapeau de forme d'un vieux monsieur. Le vieux monsieur sourit, mais le chasseur sans faire d'excuses retire le chapeau écrasé et le place à ses côtés. A la gare voisine, il descend. Le vieux monsieur appelle le conducteur et le prie d'informer le voyageur qu'il a laissé quelque chose.

M. Poudreafusil (tout essoufflé). — Voyons, qu'ai-je laissé ?

Le vieux monsieur (sans s'émouvoir). — Une très mauvaise impression.

## UN REMÈDE MIRACULEUX



I

Le mendiant. — Si vous saviez, madame, ce que c'est que d'être privé d'une jambe !



II

— Merci, ma bonne dame



III

— Le bon feu



IV

Sommeil récupérateur.



V

(Le miracle.)

— Au feu !!! Oihioi, hioi !

## PAR RESPECT POUR LES GOUTS DU MORT

L'entrepreneur de pompes funèbres. — Madame, nous avons beaucoup d'enterrements ces jours-ci, et si le cortège va lentement, ça vous coûtera bien plus cher que si nous allons à la course.

La veuve. — Combien plus cher ?

L'entrepreneur. — Au moins vingt dollars.

La veuve. — Je crois qu'il vaudrait mieux aller vite ; d'ailleurs mon pauvre mari a toujours aimé les chevaux de course.

## RECONNAISSANCE BIEN PLACÉE



La bienfaitrice. — Allons, Thomas, encore du vagabondage !

Le gamine. — Pardon, madame, je viens de voir mon frère à la prison. Vous savez, c'est lui qui a été condamné pour mon dernier vol.

## COUT DES BREVETS DANS LES DIFFÉRENTS PAYS

On accorde des lettres patentes ou brevets d'invention pour une période de temps fixe. Voici le coût approximatif et la durée de ces lettres dans les principaux états européens.

En Belgique, le coût est de £6 à £9 pour une année. Au Danemark, de £9 à £15, le gouvernement en fixant la durée. En France, de £10 à £15, pour un an ; en Allemagne, de £15 à £20, pour un an ; en Hollande, de £8 à £14, pour un an ; en Norvège, de £9 à £14, pour un an ; au Portugal, de £30 à £50, pour une période n'excédant pas 15 ans ; en Russie, £30 pour trois ans ; £50 pour cinq ans ; £80 pour dix ans ; en Espagne, de £11 à £15, pour un an ; en Suède, de £12 à £15, pour un an ; En Suisse, de £10 à £12, pour un an ; en Italie, de £10 à £14, pour un an ; en Angleterre, de £150 pour 14 ans. En 1889, il y a eu 21,000 demandes de brevets dans le Royaume Britannique seulement.

## L'ONGLE DU POUCE COMME BOUSSOLE

MOYEN DE CONNAÎTRE L'HEURE ET DE S'ORIENTER LORSQU'IL FAIT SOMBRE

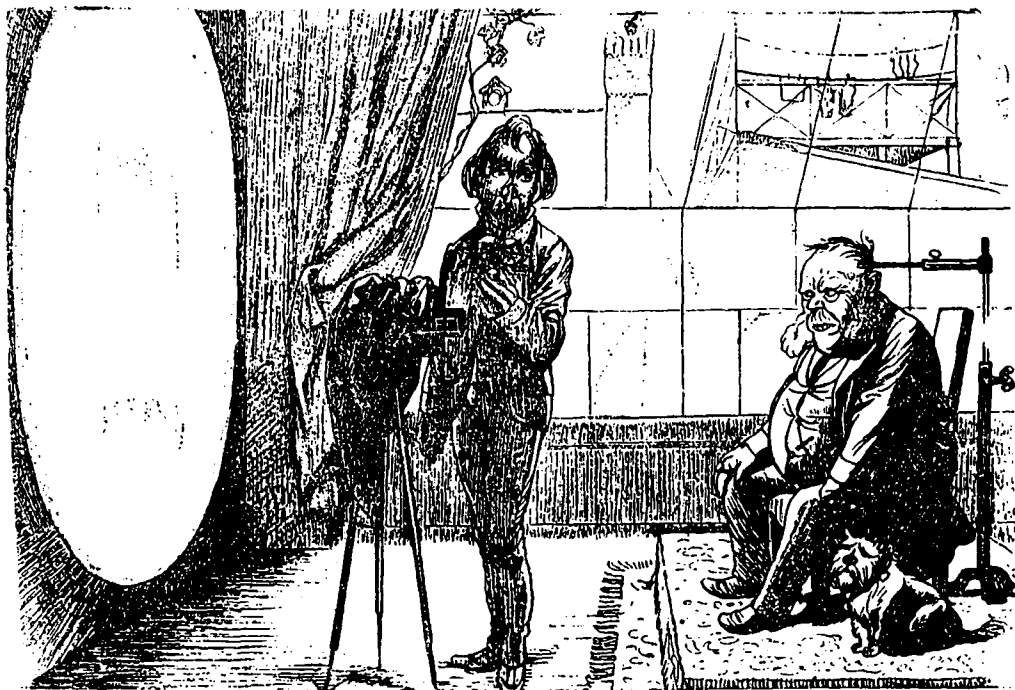
Si vous vous égarez à travers les champs ou sur l'eau par une journée de brume, il est facile de vous retrouver pourvu que vous ayez sur vous un couteau de poche. Vous n'avez qu'à prendre ce couteau, ouvrir une des lames et l'approcher de l'ongle du pouce, en tenant la lame appuyée perpendiculairement sur la surface de l'ongle. Une ombre apparaîtra aussitôt sur l'ongle dans la direction de la pointe de la lame, faisant ainsi connaître la position du soleil.

Prenez alors votre montre et placez la de manière que l'aiguille des heures se trouve du côté du soleil. La moitié de la distance entre cette aiguille et midi se trouve au sud depuis 6 hrs a. m. jusqu'à 6 hrs p. m., et au nord depuis cette dernière heure jusqu'à 6 hrs a. m.

L'ombre sur l'ongle peut quelquefois induire un erreur, si l'on se trouve au milieu d'un bois bouffu, où les arbres interceptent les rayons du soleil. Il faut alors trouver une éclaircie et il faut que la journée soit bien sombre pour que l'ombre sur l'ongle ne soit pas assez distincte pour vous indiquer la direction du soleil. Les vrais amateurs de chasse s'orientent de cette manière et ne servent que rarement de boussoles.

LES TRANSFORMATIONS MAGIQUES

THÉÂTRE ROYAL



Le photographe. — Bien. Maintenant, votre air aimable... Plus que cela, s'il vous plaît... Hum!...



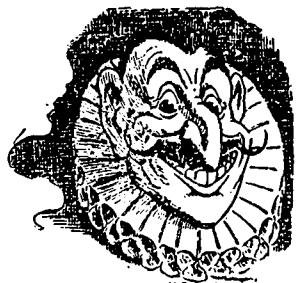
II  
— Alors, regardez là... dans le miroir.

UN PETIT PROBLÈME

Un de nos abandonnés nous envoie ce qui suit : Comment pouvez-vous diviser cinq œufs entre cinq personnes, de telle sorte que chaque personne en ayant pris un, il en reste un dans le plat ?

LE SAMEDI se fera un plaisir de publier les noms de tous ceux de ses lecteurs qui trouveront la solution de ce petit problème.

QUEEN'S THÉÂTRE



Le Queen's Théâtre a fait relâche cette semaine. Nul doute que le public s'y portera en foule la semaine prochaine. Une troupe d'acteurs, bien connus et toujours accueillis avec plaisir, jouera pour la première fois à Montréal, une comédie des plus amusantes, "Grab Bag," dont les journaux américains font le plus grand éloge. Les noms seuls de Mestayer et Vaughan qui se trouvent sur l'affiche, sont une garantie de succès.

UNE PETITE ERREUR

On passe les gâteaux dans une soirée intime où des noirs font le service. Le garçon passe le plateau à une jeune dame, qui refuse d'abord, mais qui se ravise aussitôt en apercevant sur le bord du plat des bonbons au chocolat ; et elle s'empresse d'en saisir un.

Le garçon. — Je vous demande pardon, madame, il n'y a pas de gâteaux au chocolat ; c'est mon pouce que vous prenez.

POUR COMPLÉTER UN PETIT CADEAU

L'étranger. — Madame, peut-être vous ne me reconnaissez pas ? Mais moi j'ai toujours présent à la mémoire ce que vous faites pour moi il y a des années. J'étais alors un tout petit bonhomme et je demeurais la porte voisine de la vôtre. Je me rappelle qu'un jour je perdis un bouton de mon paletôt, et que, homme comme vous étiez, vous me fîtes entrer pour remplacer le bouton perdu. Ah ! madame (essuyant une larme), j'ai toujours religieusement conservé ce petit bouton comme une relique précieuse ; tenez madame le voici.

La dame. — Eh ! bien, mon pauvre homme que puis-je faire pour vous ?

L'étranger. — Mettre un paletôt après maintenant.



La troupe de Variétés de Williams et Orr figure cette semaine, au Théâtre Royal. A en juger par l'accueil qu'elle a reçu dès le premier soir, aucune autre troupe du genre n'a été plus populaire ici.

C'est le rire continué durant deux heures. Les comiques sont superbes.

Latona, musicien burlesques, a un talent aussi varié que réel.

Les sœur Inman dansent à perfection. Agilité, souplesse, grâce et beauté, telles sont les qualités qui les distinguent. Elles ont été admises et avec raison.

John McCal et Wesley Mack, dans leurs récitations comiques et bouffonnes tiennent leur auditoire dans une désopilante hilarité.

John Drew a le don de plaire, aussi les rappels ne lui manquent pas. Comique achevé, il est très populaire à Montréal qu'il a déjà visité.

Les jongleries japonaises de Tachibana et Oume sont prodigieuses. Il n'y a que les japonais qui font de ces merveilles de magie.

Watson et Hutchings, dans le burlesque hollandais, Gallagher et West, dans leurs dialogues à bons mots et à réparties fines, et Edward M. Favor et Melle Edith Sinclair dans les "McGuire" ont remporté un brillant succès.

La représentation se termine par une boutade comique des mieux réussies, "Dunderback in a Fix."

Dernières représentations, samedi après-midi et le soir.

Le semaine prochaine, "Rielly and Woods", avec une compagnie vaudeville de première classe.

L'HOMME PRÉCIEUX

Le gérant de chemin de fer. — Nous ne voulons que des gens d'économie sur notre ligne.

Aspirant. — C'est justement moi. Avec un salaire de douze cents piastres, je puis en réaliser cinq mille.

POUR SON ARGENT

Le médecin. — La cause de votre maladie est un excès de fatigue. Qu'avez-vous fait dernièrement ?

Le jeune homme. — J'ai parcouru douze milles en canot, en deux heures de temps.

Le médecin. — Qui diable, vous condamnait à cette corvée.

Le jeune homme. — J'avais loué mon canot à tant de l'heure, et je voulais en jouir pour mon argent.

NOS CHÉRIS



Bébé. — "Donnez-moi aujourd'hui notre pain quotidien..." Maman, si j'ajoutais : "Avec des confitures dessus !"

# LA DERNIERE VALSE

INTRODUCTION.

Andante. *p* *mf* *f*  
*Ped.* *cres.* \* *Ped.* \*  
*roll. e dim.*

No. 1.

*p* *mf* *f*  
*Ped.* *cres.* *cres.* *cres.*  
*Ia. volta.*  
*IIa. volta.* *FIN.* *mf*

D.O. dal  $\text{\$}$  alla FINE.

No. 2.

*p* *mf* *f*  
*Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \*  
*cres.* *cres.* *cres.*



First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. It includes dynamic markings such as *f*, *p*, and *FIN.*, along with performance instructions like *Ped.* and *\* Ped.*. The system is divided into two sections labeled *Ia.* and *Ila.*.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes dynamic markings like *p* and *f*, and performance instructions such as *Ped.* and *\* Ped.*. The system concludes with the instruction *D. C. dal § alla FIN.* and is divided into *Ia. volta.* and *Ila. volta.*.

No. 3. ENTRARA.

Third system of musical notation, starting with the tempo marking *Lento*. It includes dynamic markings like *f* and *p*, and performance instructions such as *Ped.* and *\* Ped.*.

Fourth system of musical notation, featuring dynamic markings like *f* and *dim.*, and performance instructions such as *cres.* and *dim.*.

Fifth system of musical notation, including dynamic markings like *f* and *dim.*, and performance instructions such as *cres.* and *dim.*.

Sixth system of musical notation, divided into *Ia. volta.* and *Ila. volta.*. It includes dynamic markings like *f* and *p*, and performance instructions such as *FIN.* and *p*.

Seventh system of musical notation, featuring dynamic markings like *cres.*, *mf*, and *f*.

Eighth system of musical notation, including dynamic markings like *f* and *cres.*.

Ninth system of musical notation, divided into *Ia. volta.*. It includes dynamic markings like *f* and *p*, and performance instructions such as *D. C. dal § alla FINE (Ila. volta).*

FINALE.

Tenth system of musical notation, featuring dynamic markings like *f*, *dim.*, *mf*, *dim.*, and *coll.*, along with performance instructions like *Ped.*.

Eleventh system of musical notation, starting with the tempo marking *a tempo*. It includes dynamic markings like *p* and *cres.*.

Twelfth system of musical notation, concluding the piece with dynamic markings like *p*.

### IL FAUT DONNER UNE CHANCE A TOUT LE MONDE

*Lui (prétendant accepté).*—Ainsi, vous ne vous êtes jamais fiancée ?

*Elle.*—Non.

*Lui.*—Comment cela se fait-il ? je croyais que toutes les jeunes filles se fiançaient deux ou trois fois avant de se marier.

*Elle.*—Je suppose que je ferai comme les autres aussi ; mais ce-ci est ma première chance.

### POUR PLUS DE SURETÉ

*La dame.*—Jean, allez à la gare vous informer à quelle heure part le dernier train pour Québec. Au bout de deux heures :

*La dame, à Jean qui arrive.*—Mais qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ?

*Jean.*—Madame, je ne voulais pas me fier à tous ces employés. Alors j'ai attendu pour voir partir le train moi-même. Il est sorti de gare à 10 heures précises.

### UN HOMME MALCHANCEUX

Il est trois heures du matin. Le tendre époux arrive furtivement, se glisse dans la chambre nuptiale et se met à bercer le bébé.

*Elle, au bout de dix minutes.*—Qu'est-ce que tu fais donc là, Henri ?

*Lui.*—C'est le petit (hic) qui pleurait ; j'he me (hic) suis levé pour l'endormir.

*Elle.*—Tu ferais bien mieux de venir te coucher ; le bébé est ici à côté de moi.

### RIEN COMME LA PRUDENCE

*Le mari, (allant aux funérailles d'un oncle riche).*—Mets donc un couple de mouchoirs dans mes poches ; comme mon vieil oncle m'a promis de me laisser une petite fortune, il va me falloir verser quelques larmes.

*La femme.*—Mais suppose qu'il ne te laisse rien !

*Le mari.*—Dans ce cas, mets un mouchoir de plus.

### LE CRITERIUM D'UN BON REPAS

Entre enfants :

*Charles.*—Au jour de l'an, nous avions sur la table une dinde qui pesait treize livres.

*Louis.*—Ce n'est rien cela ? La nôtre pesait bien quinze livres.

*Charles, s'animant.*—Ouais ! Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je parie qu'un médecin n'a pas été te voir deux fois dans la nuit suivante comme pour moi.

### CE QUI S'APPLIQUE A BIEN DES JEUX

*M. Têtedepioche.*—Je suis surpris, mademoiselle, de vous voir jouer aux échecs.

*Melle Têtedelinotte (jouant une pièce).*—Pourquoi cela, monsieur Têtedepioche ?

*M. Têtedepioche.*—Parce que vous m'avez dit que vous ne jouez jamais aux jeux de hasard.

*Melle Têtedelinotte.*—Et croyez-vous que celui-ci en est un ?

*M. Têtedepioche.*—Comme vous le jouez, oui.

### QUAND ON N'ÉCOUTE PAS SA FEMME

*Le médecin.*—La maladie de votre mari est très sérieuse madame ; je crois que quelque substance étrangère s'est introduite dans son estomac.

*La tendre moitié.*—C'est ce que j'ai toujours dit : Je n'ai jamais été capable de lui empêcher de manger du saucisson allemand ou du jambon de Cincinnati.

### Les grands événements de la vie



*Rimbaud.*—Hello ! Comme te voilà gai !  
*Rejort.*—C'est ma semaine de veine. Imagine-toi que ma femme a une extinction de voix.

## NOS CHÉRIS



Toto.—Combien que vous ne pouvez pas me donner d'huile de ricin pour cinq sous ?

Le pharmacien.—Je ne comprends pas bien.

Toto.—Oui : comme c'est moi qui dois la prendre, il m'en faut très peu pour cinq sous.

## "RÉUNIS!"

(Pour le SAMEDI)

Quand il perdit sa mère, il n'avait pourtant alors que douze ans, mais, à cet âge, si l'on ne comprend pas encore bien des choses, l'on en ressent, par contre, certaines autres plus vivement que personne et que jamais. Et c'est ainsi que pour l'enfant, la mort de sa mère fut une immense douleur. Le père, au chagrin bien réel aussi mais combien plus paisible, fut étrangement ému par le spectacle du désespoir véritablement affolé de son fils : en le voyant si "aimant," il se promit de l'aimer pour deux et de renoncer à tout pour se consacrer entièrement à lui.

Or, "renoncer à tout," c'était, entre autres choses, renoncer à se remarier. Cet engagement, il était bien sincère en le prenant : et pourtant il ne devait pas le teur ! Non qu'il n'eût bien aimé sa femme—à l'égal de son fils, mais, dans son égoïsme bien inconscient de *vieillard* (sa femme était morte à 35 ans, plus jeune que lui de 18 ans !), il l'avait aimée un peu pour lui. La mort de cette compagne dévouée le priva brusquement de tous les petits soins intelligents dont il avait été, par elle, gâté : et, il était à un de ces âges où l'absence de certaines attentions délicatement affectueuses vous fait étrangement souffrir. Livré aux soins maladroits de mercenaires indifférents, sa nouvelle existence lui parut horriblement triste... et vide... Ce vide, l'affection de son fils, son unique et tout jeune enfant, eût certainement réussi à le combler, mais le souci impitoyable de l'avenir, qui fait tant de malheureux dans l'intérêt de leur bonheur... futur, ne le permit pas. Le fils ne sortit du Lycée que pour entrer à Saint-Cyr. Et voilà comment le père se maria...

Et voici aussi pourquoi le fils s'exila. Non qu'il voulût ainsi reprocher à son père sa conduite, car si jamais mariage fut irréprochable, ce fut celui-là : son père, après un veuvage de huit années, épousait une femme en parfait rapport d'âge, de fortune, et de position avec lui ; la médisance du monde n'y trouva absolument rien à redire. D'ailleurs le fils ne se serait jamais cru autorisé à juger son père. Mais s'il ne se sentait pas le droit de reprocher à son père son bonheur, il ne se sentait pas non plus le courage d'assister à ce bonheur... qui lui rappellerait toujours d'avantage le malheur qui avait été le sien en perdant sa mère. Aussi, ne voulant ni peiner

son père en lui montrant son invincible éloignement pour sa belle-mère, ni manquer au souvenir qu'il devait et gardait religieusement à sa mère, il résolut de s'éloigner pour toujours. Il conciliait le bonheur de son père avec son devoir... en consommant son propre malheur à lui. Et c'est pourquoi, aussitôt sorti de Saint-Cyr, il se fit envoyer dans un pays perdu des colonies, compromettant ainsi à jamais sa carrière, n'ayant d'autre avenir qu'une mort obscure et ignorée !

Dans son exil, une seule satisfaction devait lui rester, celle d'apprendre que sa belle-mère rendait son père parfaitement heureux. Le fils reconnut que c'était une femme convenable et digne de tous points. Elle qui eût pu, plus que personne, reprocher à son beau-fils son exil volontaire, ne se joignit jamais à ceux qui, le traitant de mauvaise tête, de mauvais caractère, l'accusaient d'ingratitude envers son père. Le fils lui en sut gré, non par considération de ce que cela pouvait le servir dans l'estime du monde (du monde comme de son estime, il ne se souciait guère, ayant conscience d'avoir fait plus que son devoir), mais parce qu'en n'excitant pas son père contre lui, elle lui permettait de l'aimer toujours autant.

Cependant il ne serait jamais revenu si son père n'était tombé tout à coup gravement malade. En cette occasion, il eut une nouvelle preuve de la parfaite correction de la conduite de sa belle-mère à son égard. En effet, loin d'accabler pour elle les derniers jours du vieillard, elle se fit un devoir de prévenir le fils assez à temps pour qu'il pût trouver encore son père en pleine connaissance.

Après une courte et douce agonie, le père mourut. A l'issue de la triste cérémonie de l'enterrement, la belle-mère dit au fils, affectueusement : "Au revoir, mon ami." Mais lui, s'inclinant froidement, sans même lui tendre la main, répondit, brusque et sombre : "Adieu, madame."

C'est que le léger revirement qui s'était fait dans son esprit en faveur de sa belle-mère avait

## LES NUANCES EN AMOUR



Julie.—Enfin, papa, quelle objection avez-vous à Charles ?

Le papa.—Il joue le poker.

Julie.—Mais ! Vous aussi vous le jouez. Vous étiez à la même table hier, au club.

Le papa.—C'est cela. S'il t'aimait, il se serait laissé battre. Mais, au contraire... Ouf !

## Le danger des mauvaises rencontres



Le capitaine Pollicarino, (qui vient de s'écraser le nez sur un pilastre).—Colonne d'enfer, je voudrais te voir au diable... Ah ! pardon, mademoiselle, je...

Mademoiselle Finouche.—Est-ce que vous ne seriez pas exposé à vous cogner de nouveau ?

été totalement détruit par la mort de son père. Cette mort lui rappela qu'il avait été privé, ces trois dernières années, de l'intimité paternelle, par cette femme !

Après avoir, au sortir de l'église, pris ainsi froidement congé de sa belle-mère qu'il ne voulait plus revoir, il alla, s'acheminant vers son hôtel, faire les préparatifs de son départ, pour pouvoir retourner dès le lendemain vers son exil.

Toutefois, en chemin, le désir lui vint d'aller revoir la maison paternelle... pour une dernière fois. Arrivé là, il voulut y entrer, profitant de ce qu'il croyait sa belle-mère encore absente, et alla droit à la chambre, pour voir s'il n'y retrouverait pas quelque souvenir du cher défunt...

...C'est alors qu'entrouvrant sans bruit la porte, il aperçut, affaissée sur son prie-Dieu, sa belle-mère qui pleurait au pied du portrait de son père. Le fils s'arrêta silencieux, étrangement ému par cette intense douleur (si indiscutablement sincère, puisqu'elle ne se croyait pas de témoin), et quand il entendit à travers ses sanglots, ces deux mots : "Oh, seule !... seule !..." il vint à elle et lui dit : "Et moi, maman !"

Celui qu'ils avaient tant aimé tous les deux venait, par sa mort, de les "réunir" !

JULES BONGRAND,  
Paris.

## LE DEPLACEMENT DE LA TERRE

Sir William Thompson vient d'informer la Société Royale d'Angleterre que l'axe de la terre change de place. Il n'a pas dit sa position précise, mais Berlin paraît être beaucoup plus au nord que ne l'indique la carte, et les Iles Sandwich gravitent d'autant vers le sud. Les géographes sont d'opinion que l'axe de la terre aurait changé d'angle et que si ce mouvement s'accroît d'une manière notable, les Etats-Unis finiront par s'approcher graduellement de la zone torride. Il ne faut donc pas s'étonner que l'hiver soit si doux cette année.

Du reste, voici la théorie. On sait que les glaces s'amoncellent au pôle nord pendant des siècles, sur une épaisseur de mille, deux mille et trois mille pieds. Eh ! bien, cinq cents lieues carrées de glace ayant trois mille pieds d'épaisseur finiront par faire sentir leur poids sur la terre et la faire incliner un peu d'un côté plutôt que de l'autre. Dans quelques siècles le Canada aura le climat de New-York.

MALCHANCE



I

Laurent. — Un cigare, Alphonse ?



II

Alphonse. — Je veux bien ; merci.



III

— Délicieux ! Et toi, tu ne fumes pas ?



IV

— Oh !... Mais alors, je vois ce que c'est. J'ai pris le bon. Excuse-moi.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR FAIRE BRILLER LA CHAUSSURE

Voici en quelques lignes un moyen pratique qui vous aidera à alléger quelque peu l'ennuyeuse besogne de cirer les souliers : quand vous voudrez faire reluire vos chaussures vite et bien, ajoutez quelques gouttes de pétrole à votre cirage.

... Et vous m'en direz des nouvelles !

L'huile de charbon ne doit jamais être mise à proximité du beurre et du saindoux, car ils en prendront le goût.

Une solution chaude de sel et de vinaigre fait reluire le cuivre et les ferblanteries, ainsi que les baignoires.

On peut remplir les fissures de meubles avec du rouge indien ou de la terre sienne brûlée, selon la couleur désirée. Lorsque la matière est sèche, elle se polit comme le meuble même.

Avant de faire usage des vaisseaux ou pots en terre cuite ou en pierre, on doit les remplir d'eau froide que l'on fera bouillir une ou deux fois à petit feu.

Pour faire disparaître la graisse des poêlons, il faut dissoudre un peu de soda dans de l'eau que l'on fait ensuite bouillir avant de nettoyer.

Pour nettoyer les bouteilles, prenez une pomme de terre nouvelle et coupez-la en petites tranches. Mettez-les dans la bouteille et ajoutez une cuillerée de sel et deux cuillerées d'eau. Agitez le tout jusqu'à ce que les taches soient enlevées.

Laver les pommes de terre parfaitement à la main est chose presque impossible. Un moyen plus simple et beaucoup plus expéditif et plus efficace en même temps, c'est de faire emplotte d'une petite brosse à plancher, qui ne coûte que de cinq à dix sous.

L'huile fait la meilleure amorce pour les at-trapes à rats.

Pour fouetter la crème avec plus de facilité, il est bon d'y ajouter une pincée de sel.

Un peu de sel dans les fruits préparés surtout pour les pâtisseries, leur donne un meilleur goût.

L'alcool est un remède souverain pour les contusions et les entorses. Une simple friction enlève les douleurs.

Pour se conserver les mains et avoir la peau douce, il est bon, lorsque l'on repose, de porter de vieux gants de kid

Il ne faut jamais repasser au fer les bas en coton noir ; la chaleur fait changer la couleur en peu de temps. Il faut les laisser sécher à l'ombre.

Il ne faut pas négliger de baisser les mèches des lampes, aussitôt que vous les avez découpées et préparées pour la nuit ; autrement l'huile se répandra sur le piédestal.

Si vous mettez de la pâte fermentée plusieurs jours sur la glace, la dernière cuisson sera meilleure que la première.

Pour rendre les oignons plus digestifs, il faut changer une ou deux fois l'eau dans laquelle vous les faites bouillir.

Une petite pincée de sel dans un verre de lait, le rend non seulement plus agréable au goût, mais plus facile à digérer.

Lorsque vous mettez en piles dans le buffet vos assiettes de prix en porcelaine, c'est une excellente précaution de mettre entre les assiettes des morceaux de feutre, rouges ou dentelés.

Pour conserver la fraîcheur des calicos, mêlez trois roquilles de sel ordinaire dans quatre pintes d'eau. Faites chauffer et mettez l'étoffe dans la solution pendant qu'elle est chaude. Laissez refroidir, puis lavez et rincez.

Si vous êtes occupé à quelque travail délicat et que vos mains transparent, baignez-les de temps en temps dans quelques gouttes d'eau de cologne.

Pour guérir les maux de gorge, prenez une serviette mouillée à un bout et attachez-vous-la autour du cou avec une épingle.

Une cuillère d'alun dans l'eau, force les matières impures à se déposer au fond.

Une cuillerée de poivre gris, jeté dans l'eau dans laquelle on lave les chaussettes de couleur, les empêche de perdre leurs nuances.

Les maux de tête, le mal de dents, les douleurs dans les reins et tous les maux quelconque, dont on souffre dans les jointures, peuvent être soulagés, si l'on se réchauffe les pieds tout chaussés.

Il ne manque pas d'hommes, ni de femmes surtout, qui perdent la raison uniquement par le manque de sommeil suffisant.

Plusieurs couches d'huile de lin chaude, appliquées sur le pin, qui devra être frotté avec force après chaque application, lui donne l'apparence du bois de rose.

S'il faut en croire le "Medical Record," l'huile de ricin enlève invariablement les verrues, si l'on a soin d'en faire l'application une fois par jour pendant deux ou trois semaines.

Au point de vue de la digestion, voici la gradation dans l'usage des fruits : Servez d'abord les fruits cuits, vous servirez ensuite ceux qui ont été bouillis. Il ne faut jamais perdre de vue que les fruits sont généralement plus digestibles quand la pelure est ôtée.

Un établissement de buanderie à Paris ne fait plus usage de savon, de sels ou de poudres d'aucune sorte. Il ne se sert que d'eau et de pommes de terre cuites. Il dégrasse et blanchit par ce seul procédé, les toiles, les cotonnades et les lainages les plus sales.

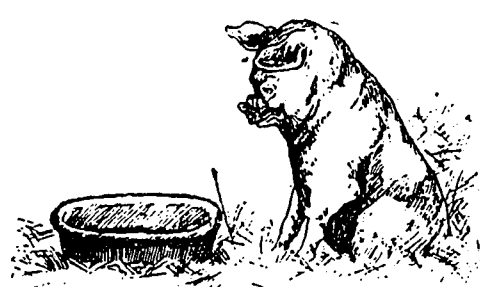
Pour arrêter le saignement de nez, le docteur Huchison recommande de plonger les pieds et les mains dans de l'eau aussi chaude que le patient peut l'endurer. Il assure que les hémorragies les plus tenaces ne résistent pas longtemps à ce traitement.

DÉSILLUSION



I

Les petits colucs.



II

Porcille. — Après tout, où ça va-t-il ce qu'on m'apporte ? Y a-t-il des éléphants par ici ?



III

— Faut que je guette.



IV

— Ah ! bah ! Vous autres !... Dégoutant !

## Les Intrigues d'Une Orpheline

## VI

## ET D'UNE

(Suite.)

—Son enfant unique, répondit-elle.

—Et l'héritière de tous ses biens ?

—Et l'héritière de tous ses biens, répliqua-t-elle.

Et elle ajouta :

—Si elle vit.

—Ah ! exclama le duc, qui se mit à réfléchir.

Puis il reprit :

—Mais elle est d'une bonne santé, n'est-il pas vrai ?

Hélène secoua la tête.

Je crains que la semence de la consommation ne soit trop implantée chez elle pour qu'elle vive longtemps. Pauvre enfant ! pauvre Béatrice ! ajouta-t-elle avec un accent de profonde sympathie.

—Pauvre petite ! murmura le duc en jouant avec sa moustache.

Puis il ajouta, comme si ce sujet n'avait pour lui qu'un intérêt secondaire :

—Je crois que, dans le cas où l'enfant du baron de Romilly viendrait à mourir, cette propriété, avec ses dépendances, irait au jeune garçon que j'ai vu l'autre jour, au neveu du baron, si je ne me trompe ?

—S'il survivait à Béatrice, répondit Hélène en appuyant sur les mots, l'héritier, ce serait lui.

—Si, répéta le duc avec surprise ? Ce garçon n'est pas non plus malade de la poitrine, sans doute ?

Hélène haussa les épaules.

—La consommation est la malédiction de la branche des Romilly dans notre famille, fit-elle observer avec un soupir.

—C'est singulier, répliqua le duc d'un air rêveur.

Et puis, il ajouta :

—En supposant que ces deux existences disparaîtraient, à qui reviendrait alors la propriété ?

—A moi, monsieur le duc, répondit-elle d'un ton clair, net, mais de façon, toutefois, à ce qu'il ne remarquât pas qu'il y eût une différence dans l'accent de sa voix.

—C'est très-singulier, dit le duc comme en se parlant à lui-même. Le baron ne m'avait pas fait part de cela.

Il se tourna vers elle et dit, en la regardant attentivement :

—J'imagine qu'il n'y a pas de doute sur ce point.

Elle se redressa de toute sa hauteur et s'écria d'un ton de surprise et de dignité offensée :

—Monsieur le duc !

—Dix mille pardons, répliqua-t-il instantanément, j'ai parlé par inadvertance. Veuillez, je vous prie, me pardonner, chère mademoiselle.

Et il continua à penser à lui-même :

—Si ces deux enfants meurent jeunes, elle héritera de tout.

Ils poursuivirent leur promenade dans le jardin et Hélène, sans en avoir l'air, fit de son mieux pour mettre l'occasion à profit.

Elle cueillit ensuite et lui donna, quand ils se séparèrent, une fleur rouge. Il sourit et la plaça à sa boutonnière.

—Je l'accepte comme un bon présage,

dit-il, c'est ma couleur. Mon écusson est une main rouge tenant un poignard, et ma devise est : *Lex talionis*.

Elle devint pâle comme le marbre et eut, un instant, qu'elle allait s'évanouir.

Mais elle fit un effort surhumain et sourit en prenant congé de lui.

Et ainsi ils se séparèrent, lui songeant sérieusement à faire d'elle la duchesse de Flamanville, c'est-à-dire, d'attendre que les deux enfants malades se fussent éteints et qu'elle fut devenue maîtresse de la Tour-Blanche.

Elle entra dans son boudoir, le cœur encore animé d'une douce espérance, malgré la réflexion qu'elle fit que l'union d'une main rouge avec la sienne ne pouvait préager rien de bon.

Mais l'espoir lui était revenu. Elle avait fait un grand pas sur la route du succès, et...

Mais qu'est-ce donc qui était là sur sa toilette et qui attira soudainement ses regards :

C'était un billet portant ses initiales seulement.

Elle l'ouvrit et lut ces mots tracés au crayon :

*Les événements sont favorables. N'ayez pas peur ! Attendez patiemment.*

Le billet ne portait pas de signature, mais l'écriture était celle du premier billet, et cela lui suffit.

Elle sentit qu'elle pouvait attendre patiemment maintenant.

Quelques jours après, M. de Romilly revint. Sans hésitation, Hélène lui fit connaître la visite du duc de Flamanville. Elle lui en rendit compte à sa manière, c'est-à-dire qu'elle lui dit juste ce qu'elle jugea à propos, et rien de plus. Le baron l'écouta avec un déplaisir évident, mais en silence.

Elle fut ensuite deux jours sans le voir.

A la fin du troisième jour, à sa grande surprise, il apparut brusquement dans sa chambre.

Elle était en train de lire, mais elle jeta son livre de côté, et, se levant, elle alla à lui en exprimant le mieux qu'elle put le désir qu'elle avait de le voir. Il fit un geste de la main avec impatience, et jeta un regard inquiet autour de l'appartement. Puis il dit brusquement :

—Hélène, avez-vous, durant mon absence, eu une communication avec Ernest Rivolat ?

Elle le regarda avec étonnement. Une vive rougeur monta à ses joues et puis disparut, la laissant plus pâle qu'avant.

Qu'avait donc découvert le baron ? qu'avait-il pu découvrir ? Voilà ce qu'elle se demanda. En un clin d'œil elle passa en revue ce qui avait eu lieu, et ne vit rien qui pût la compromettre. Elle était convaincue que son billet n'avait pas été intercepté.

Elle donna à ses traits une expression de franchise. Elle attacha ses yeux hardiment sur les siens, et répondit avec calme et fermeté :

—Non !

Le baron fut quelque peu désarçonné par cette réponse, et il dit en la pressant :

—Etes-vous sûre ?

—J'en suis sûre, répondit-elle.

Il mit la main dans sa poche, comme pour en tirer la preuve de son accusation, mais, changeant d'idée, il ajouta :

—Je vous conjure, Hélène, d'être franche.

Vous ne sauriez imaginer de quelle importance sera pour moi la sincérité de votre réponse.

Il lui vint à la pensée qu'il pouvait être aussi d'un très-grand intérêt pour elle de persister dans sa déclaration. Elle dit donc d'un air suppliant, et avec un semblant de

franchise, quoique la plus grande confusion régnât dans son cerveau :

—Mon cher oncle, ne m'avez-vous pas défendu de voir Ernest Rivolat ou de lui parler ? Je n'ai point l'habitude de ces sortes de déceptions trop communes dans le monde, et j'aurais pu aisément en être victime. Mais depuis que vous m'avez ouvert les yeux sur le peu de valeur de ce jeune homme, pensez-vous donc que j'aurais si facilement renoncé à la bonne réputation que vous avez de moi ! Quelle faute grave ai-je donc commise, pour que, après tous les témoignages de bonté dont vous m'avez comblée, vous me croyiez capable d'avoir secrètement une correspondance avec un homme que vous m'avez dit être si dangereux ?

M. de Romilly parut être frappé de ces remarques. Il examina ses traits avec anxiété, et puis il se détourna d'elle en murmurant :

—Si jeune et si belle ! il est impossible qu'elle puisse être l'incarnation du mensonge et de la fausseté. Le misérable cherche à l'attirer dans ses filets ; mais il me verra face à face, et je saurai bien mettre fin à ses desseins sur elle.

Il se tourna ensuite vers Hélène, et lui dit avec plus de bonté qu'il en avait précédemment :

—J'ai en ma possession un document qui paraîtrait prouver que vous lui avez accordé le rendez-vous auquel j'ai fait allusion. Je ne peux croire, après votre déclaration si prompte et si nette, que vous soyez coupable, mais une tentative a été faite pour vous faire sortir de la voie que je vous ai tracée ; c'est une infamie qu'il payera cher.

En prononçant ces mots, il quitta précipitamment l'appartement.

Il ferma la porte après lui avec bruit, et Hélène, pressant ses mains sur son cœur, pour en arrêter les battements, écouta le son de ses pas dans le corridor, et jusque dans l'escalier.

Puis elle s'approcha de la fenêtre et plongea ses regards dans l'espace.

Son cœur battait à se briser, — elle savait que quelque chose allait arriver, — quelque chose qui ne pouvait manquer d'être horrible, — quelque chose qui aurait une influence importante sur son avenir, et elle tint les yeux fixés sur le pare et sur les bois qu'elle apercevait de l'autre côté.

La lune brillait d'un éclat splendide : le gazon semblait être couvert d'une vapeur argentée, les bouquets d'arbres se détachaient en relief et projetaient leurs grandes ombres sur l'herbe. Pas une âme n'était visible, pas un oiseau de nuit ne traversait le ciel sans nuage.

Elle regardait toujours, la respiration suspendue, et avec une anxiété réellement douloureuse. Tout à coup, comme elle s'y était attendue, sans savoir pourquoi, elle vit une personne se diriger rapidement par le sentier qui conduisait dans le bois.

Cette personne, elle la reconnut à sa tournure et à sa démarche. C'était le baron de Romilly, et il était seul.

Il prenait la direction de cet endroit solitaire où elle avait rencontré Vargat.

Elle le suivit jusqu'à ce qu'il se perdit dans la nuit et disparût dans le bois qui bordait le pare.

Alors elle pressa sa main sur son front et écouta.

Elle entendit les battements précipités de son cœur. Quelques minutes s'écoulèrent qui lui parurent durer un siècle. Soudain elle tressaillit, car le cri d'un hibou retentit dans l'air. Ce cri lugubre fit vibrer tous les nerfs de son corps.

Tout à coup, la détonation d'armes à feu

frappa ses oreilles, son cerveau et son cœur.

Le son était lointain, mais elle le connaissait trop bien pour se tromper.

Elle se leva et se pencha en dehors de la fenêtre, cherchant inutilement à pénétrer du regard l'obscurité qui enveloppait le bois.

Elle se retira avec un cri d'effroi, car le silence du dehors fut brusquement coupé par l'aboïement lugubre, prolongé, d'un chien.

Cet aboïement fit refluer le sang à son cœur, où il sembla se glacer.

Elle crut qu'elle allait étouffer, et, quittant la fenêtre, elle chancela au milieu de la chambre.

Mais elle recula aussitôt, en laissant échapper une exclamation d'épouvante. Là, dans un coin obscur de l'appartement, lui apparaissait un fantôme les yeux fixés sur elle.

Et elle l'entendit parler, ou plutôt elle l'entendit siffler des paroles, au milieu desquelles elle distingua clairement celle-ci :

—Une vie !

Et elle s'évanouit.

## VII

### LE COUP DE FEU.

En quittant Hélène, le baron de Romilly se rendit dans son cabinet de travail ; il alla droit à un meuble d'où il tira une boîte à pistolets. Il examina ces armes avec attention, et puis il referma la boîte en murmurant :

—La lune brillera suffisamment dans le bois ; dans tous les cas il y aura assez de lumière pour que je puisse lui donner une bonne leçon.

Il prit son manteau et son chapeau, puis sortit de la maison par une porte particulière dont il avait seul l'usage.

Il traversa le parc, et, comme Hélène l'avait vu, il se dirigea vers le bois, — vers le même endroit où elle avait quitté Rivolat et où elle avait rencontré Vargat.

Le baron avait, le matin de ce jour, intercepté une lettre adressée par Ernest Rivolat à Hélène : et en avait reconnu l'écriture au premier coup d'œil.

Comme gardien de l'honneur d'Hélène, non moins que comme son guide et son conseiller, il n'avait pas hésité à ouvrir cette lettre et à la lire. Il savait que Rivolat était un débauché sans scrupules et il considérait Hélène comme étant innocente, un peu trop légère, peut être, et, conséquemment, comme étant grandement exposée à tomber dans les griffes d'un pareil fauteur.

Dans cette lettre, Ernest Rivolat priait Hélène de venir le trouver dans un lieu qu'il fixait, deux heures avant minuit. Il ajoutait qu'il avait à lui communiquer des choses très-importantes pour son bonheur futur. Il s'excusait ensuite de ne pas lui avoir répondu plus tôt, ainsi qu'elle le lui avait demandé, et lui donnait l'assurance qu'il n'avait rien négligé pour préparer et aider le succès des projets dont elle lui avait fait part.

Naturellement, M. de Romilly ne pouvait pas interpréter cette lettre dans le véritable sens que son auteur avait voulu lui donner, mais elle produisit sur lui un effet des plus désagréables.

Sa première idée avait été de la montrer à Hélène pour lui faire voir qu'il en connaissait le contenu, lui dévoiler l'infamie de Rivolat et envoyer ensuite un de ses domestiques le chasser de sa propriété.

Mieux aurait valu pour lui de mettre cette pensée à exécution ; mais, comme nous l'avons vu, il avait pris un parti différent.

En arrivant à l'endroit désigné, il marcha

d'un pas léger sur l'herbe et sur les feuilles et plongea ses regards dans l'ombre des arbres environnants. Il examina aussi une ou deux touffées de bois, pour s'assurer que Rivolat n'y était pas caché, mais il ne découvrit ni lui, ni aucune créature vivante.

Satisfait de ses recherches, il s'enfonça dans le fourré et serra son manteau autour de lui. Alors il attendit.

Il n'y avait pas dix minutes qu'il était là, quand il entendit le pas de quelqu'un qui avançait avec précaution. Il demeura immobile, retenant sa respiration, jusqu'au moment où apparut une personne dans l'étroit sentier qui conduisait du château au village voisin.

Le baron se redressa alors et reconnut Ernest Rivolat. Il le regarda se diriger vers le bouquet d'arbres et le vit promener ses yeux de tous côtés, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un se tenant, comme lui caché dans l'ombre du bois.

A sa surprise, il l'entendit appeler, d'une voix contenue, trois ou quatre fois :

—Vargat !

Né sachant ce que cela voulait dire, il écouta encore avant de se montrer.

Il avait l'idée que Rivolat appelait Hélène d'un nom supposé, d'après une convention faite entre eux et c'était avec une sorte d'anxiété qu'il attendait, pour savoir à quoi s'en tenir ; mais, dans ses recherches, Ernest Rivolat vint si près de lui, qu'il fut forcé de se lever et de lui faire face.

Les rayons de la lune, passant à travers les branches des arbres, tombèrent sur le visage du baron, et Rivolat le reconnut.

Il jeta un cri de surprise, presque de crainte et recula. Dans de pareilles circonstances, la forme humaine prend toujours une apparence spectrale : mais si Rivolat eut un instant cette appréhension elle fut vite dissipée par la voix de M. de Romilly prononçant son nom.

—Vous ne vous attendiez pas à me voir ici, monsieur Rivolat, dit-il d'un ton sévère.

Rivolat respira longuement,

—Je l'avoue, répondit-il.

—Non. Vous espériez qu'une pauvre et faible colombe se laisserait conduire par vous et emmener loin du toit qui l'abrite.

—Je suis un homme franc et sans détours, monsieur de Romilly, répliqua Rivolat avec hauteur. Je hais les métaphores. Soyez donc assez bon, si vous avez une communication à me faire, pour laisser de côté un pareil langage et pour vous contenter de parler clairement. J'ai eu le tort de m'aventurer sur vos propriétés, — cela, je le reconnais. Néanmoins, je désire que nous nous expliquions dans des termes convenables ; j'éviterai de mon côté, toute expression qui pourrait vous offenser, mais permettez-moi d'espérer que vous aurez la même prudence. A présent qu'avez-vous à me dire ?

—En ce qui concerne le tort que vous avez d'être venu sur ma propriété, nous négligerons d'en parler, répondit le baron. J'espère, d'ailleurs, qu'à l'avenir vous n'aurez plus à vous aventurer dans ce parc. A présent, que cette question est réglée, permettez-moi de vous prier de me suivre là-bas, où le terrain est découvert, où nous pourrions mieux nous voir, — observer plus sûrement nos mouvements réciproques, — je parle au point de vue de la sûreté personnelle, — et où nous pourrions régler nos différends une fois pour toutes.

Rivolat le regarda avec étonnement. Il se tourna de côté et promena ses yeux autour de lui d'un air embarrassé que M. de Romilly observa et dont il comprit la cause.

—Ne vous inquiétez pas, dit-il ; la colombe dont j'ai parlé ne viendra pas ici

cette nuit : il y a longtemps qu'elle est en sûreté dans son nid.

Le jeune homme se mordit les lèvres. Cependant, il hésita encore.

—Avez-vous peur de m'accompagner ? demanda le baron d'un ton de mépris.

—Peur ! répéta Rivolat.

Et il ajouta vivement :

—Et de vous ! Non, je n'ai pas peur. Conduisez-moi où vous voudrez.

Le baron gagna une petite allée d'arbres et marcha d'un pas rapide. Rivolat resta en arrière de lui, et, baissant la tête, il cria avec une espèce d'anxiété :

—Vargat !

Mais il n'y eut pas de réponse, et proférant une malédiction, il se hâta d'aller rejoindre M. de Romilly.

Au moment où il l'atteignit, celui-ci venait d'entrer dans un espace découvert, où, à cent pas de distance tout autour, il n'y avait pas un arbre. Un curieux sourire passa sur les lèvres du baron, tandis qu'il examinait le terrain ; mais il ne fit aucune remarque et ne s'arrêta que lorsqu'il fut au centre. Alors il se tourna vers le jeune homme.

—Je ne vous demande pas, monsieur Rivolat, dit-il, pour quel motif vous êtes entré dans mon parc cette nuit ; ce motif, je le connais. J'ai intercepté la lettre que vous avez adressée à la jeune personne qui vit sous mon toit, qui m'est proche par la naissance et dont l'honneur par conséquent m'est aussi cher que le mien propre. Ce que vous faites est malhonnête.

—Monsieur ! comment osez-vous me prêter des desseins aussi infâmes ? dit Rivolat avec indignation.

Le baron fit un geste de la main.

—Monsieur Rivolat, répliqua-t-il, je ne connais que trop bien votre réputation. Ce n'est point à tort que je vous accuse : vous avez une nature si vile qu'on n'imaginera jamais toutes les infamies dont vous êtes capable.

Un rire de rage et d'incrédulité s'échappa des lèvres du jeune homme.

—Vous ne pensez pas sérieusement ce que vous dites, murmura-t-il en grinçant des dents.

—Certainement que si ! s'écria M. de Romilly. Ai-je l'air d'un homme qui plaisante ? Est-ce le lieu et l'heure de faire des facéties ? Je vous dis, monsieur Rivolat, que jamais de ma vie je n'ai été plus sérieux qu'en ce moment, que jamais je n'ai parlé avec plus de réflexion et que jamais je n'ai été plus préparé à accepter la responsabilité de mes paroles.

—Monsieur le baron, laissez-moi vous dire que vous êtes dans une grande erreur à mon égard, dit Rivolat avec agitation. Je ne mérite pas les paroles sévères que vous venez de m'adresser. Je ne nie pas que j'aime ma cousine Hélène ; mais cette affection est honorable, car je serai heureux de faire d'elle ma femme, si vous voulez m'accorder sa main.

—Et je vous réponds à cela que vous proférez, de propos délibéré, un affreux mensonge, répliqua le baron en fronçant les sourcils. Je vous connais, monsieur Rivolat, et je connais quelle société vous fréquentez. J'ai fait parler un de vos compagnons, ce qui ne m'a pas été difficile, avec de l'argent, on obtient tout de pareils hommes. Vous avez spéculé sur les chances que possède Hélène d'avoir jamais ma fortune ; vous avez compté ce qu'elle pourrait au moins avoir de dot ; et, dans le cas où elle n'aurait pas même de dot, vous vous êtes dit que vous donneriez une autre tournure à vos projets. Voilà ce que vous avez imaginé, voilà ce dont vous vous êtes vanté.

—C'est faux ! s'écria Rivolat avec un accent de rage. Dites-moi qui a osé avancer une pareille calomnie et je le traînerai devant vous. Je lui ferai avouer, à genoux, qu'il a menti.

—Vous pouvez vous éviter tant de peine, répliqua le baron avec une froide sévérité. J'ai accepté comme vrai ce qu'on m'a dit. La déclaration que je viens de vous faire, prenez-la comme venant de moi : j'en accepte toutes les conséquences.

Rivolat parut être en proie aux plus violentes passions. Il était dans un tel état qu'il ne savait plus que dire ou que faire. Il regarda avec égarement autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un ; et, enfin, il murmura, à travers ses dents serrées :

—Vous me payerez cela. Je vous ferai repentir de ce que vous venez de faire. Vous payerez cette insulte de votre vie.

—Je suis prêt à vous en rendre raison, répondit M. de Romilly, toujours avec le même ton froid et hautain.

—Quand ? s'écria Rivolat.

—Tout de suite, répondit le baron en tirant de dessous son manteau la boîte qu'il y avait tenue cachée.

En voyant cette boîte, dont il reconnut la nature, Rivolat sentit sa respiration s'arrêter et il crut un moment qu'il allait étouffer, tandis que son cœur se mit à battre une espèce de générale.

Il jeta de nouveau les yeux de tous côtés dans l'obscurité ; mais, quel que fût son but en agissant ainsi, il ne vit rien. Il ne put s'empêcher de pousser une exclamation de désappointement.

Le baron prit la boîte et l'éleva en disant : C'était d'abord mon intention d'envoyer deux de mes gardes, armés de foudets, pour vous chasser comme un chien hors de mes propriétés ; mais je me suis souvenu qu'il y a du sang de mes ancêtres dans vos veines et je ne tiens pas à ce que vous le déshonoriez d'avantage, du moins tant que vous serez en rapport avec moi. Je vous ai traité comme un drôle sans principes et je suis convaincu que je ne me suis pas trompé. Je me suis laissé dire, —c'est vous-même qui me l'avez assuré,—que vous tiriez admirablement à douze pas ; si donc vous avez une parcelle d'honneur et de courage, vous prendrez un de ces pistolets et vous vous placerez en face de moi, à la distance que je viens d'indiquer.

Rivolat le regarda d'un air incrédule ; mais il vit combien le baron était résolu et un sourire sardonique passa sur ses traits qui, à la lueur de la lune, paraissaient livides.

Il avait dans ses mains l'une des existences qui séparaient Hélène de la possession de la Tour-Blanche ! Son agitation était tellement grande, que ses dents claquaient.

—Donnez-moi un pistolet, cria-t-il d'une voix rauque ; je vous tiendrai tête à douze pas, à six, à deux, comme vous voudrez.

M. de Romilly lui tendit un pistolet et prit l'autre pour lui.

Il regarda Rivolat sévèrement et dit :

—Les conditions du duel sont celles-ci et vous les observerez : on n'échangera qu'un coup : si, après le premier feu, personne n'est atteint, vous partirez et vous abandonnerez à tout jamais vos projets contre la paix et l'honneur de la jeune personne dont nous avons parlé. Si vous ne tenez pas votre parole, je vous poursuivrai, je vous chasserai hors de toute société, et même, s'il le faut, hors de la vie. Si vous êtes seulement blessé, je vous ferai transporter dans un lieu où vous serez soigné, si vous êtes mortellement atteint, je veillerai à ce que vous soyez enterré convenablement. Si vous me touchez, que

ce soit légèrement ou fatalement, laissez-moi où je tomberai et cherchez votre salut dans la fuite. Si vous gardez bien votre secret, le monde ne saura jamais par qui j'ai été frappé.

—Vous êtes, en vérité, trop bon, répondit Rivolat avec un rire moqueur.

Et, il ajouta tout bas :

—Ce ne sera pas de ma faute si je le manque.

—Je vais compter les pas tout haut, dit le baron. Nous en ferons chacun six ; vous vous retournerez, vous compterez trois et vous ferez feu.

—Soit, répondit Rivolat, qui sentit son sang se changer en glace, non parce qu'il avait peur, mais parce qu'il méditait un assassinat ; et un assassinat n'est pas un acte que les plus endurcis même puissent commettre sans émotion.

Parfaitement droit et l'air digne, M. de Romilly s'arrêta et se tint immobile, le dos tourné du côté de Rivolat.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS  
(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, 1er Février  
Matinée Mercredi et Samedi,

LA CÉLÈBRE COMPAGNIE DE

**MESTAYER & VAUGHAN**

DANS

**GRAB BAG**

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.00 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6.00 et \$8.00.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 1er FEVRIER,  
Après-midi et soirée.

La fameuse Compagnie de l'Vaudeville de

**REILLY & WOODS**

Cette troupe est sans rivale, et comprend plus de quarante artistes. Chanteurs, danseurs, acrobates, etc., etc., une véritable pléiade d'étoiles de première grandeur.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : EDWIN ARDEN

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOUDDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose.

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

**21,400 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —

**GRAND REMEDE AMERICAIN**

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

**GUERIT RADICALEMENT**

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliées,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

**NOTAIRE PUBLIC**

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

**INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR**

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

 Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*
**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette &amp; Neville, 516 rue Craig.

**ARISTIDE BELAIR,**  
*Contracteur - Menuisier,*
**218 AVENUE LETOURNEUX,**  
**VILLE DE MAISONNEUVE.**

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

**HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER**
**10 Cts.**
**Magnifiques Feuilletons**
**A BON MARCHÉ**
**10 cts-chaque-10 cts**

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

 que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

**La Bibliothèque à Cinq Cents,**
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Fauchon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette &amp; Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

 CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le *PLANC PARLEUR*, 57, boulevard St-Michel, Paris.—*Spécimen franco sur demande.*

## SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY


**Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.**

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Basile, Manitoba, dit:

"Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Basile, 8 juin 1887. SŒUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave, dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIER, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens ou bottles de 50 cts et de \$1.00.

Franco par la maille sur réception du prix

SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Pharmacien**  
JOLIETTE, P. Q.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

**VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins**

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

**No. 516 Rue Craig, Montreal**

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal

**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

**EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

 Annoncez dans "**LA PRESSE**,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, Pancartes, Annonces d'encan, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées. Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.